
Maguy Kabamba. *La dette coloniale*, roman. Montréal : Humanitas. 1995. 151 p.

La dette coloniale est un long récit descriptif du mode de vie des Africains et particulièrement des Zaïrois établis en Europe. Son thème général pourrait être le leurre européen. Il se développe tout au long de l'itinéraire de deux jeunes gens, Mutombo et Maître ; ceux-ci emballés par des récits «merveilleux» des «Mikilistes,»¹ avaient toujours rêvé d'aller poursuivre des études en Europe et de travailler pour ensuite «enrichir» leurs familles. En Europe (plus précisément en Belgique et en France) cependant, les deux voyageurs sont aussitôt désillusionnés. À leur grande surprise, ils découvrent que tous les récits des «Mikilistes» sur l'«Eldorado» européen étaient fallacieux : leur précaire «prospérité» est basée sur le crime ; Grand Henri n'est pas «professeur à la faculté catholique de l'Université de Mons» comme il l'avait dit à son frère Mayele, mais plutôt un escroc, un menteur et un corrupteur de la jeunesse car il «entraînait» les jeunes Zaïrois au vol ; Nzadi, la prétendue propriétaire d'un salon de coiffure à Bruxelles n'est qu'une fille de joie, qui se

prostitue pour soutenir sa famille ; Bali, le «mikiliste» rencontré à Kinshasa et prétendument fonctionnaire de Banque nationale de Paris, n'est qu'un vulgaire membre du «club» de «justiciers,» vivant de crimes pour soi-disant faire payer «la dette coloniale» à l'Occident.

Ainsi, malgré la détermination des deux voyageurs, l'aventure se termine sur une profonde déception : Mutombo, qui a réussi à faire de bonnes études, ne trouve pas d'emploi, et ce pour la raison évidente : le racisme ; il devient alors un «étudiant de carrière.» Maître, découragé, a sombré dans l'alcoolisme, ratant de ce fait son objectif premier. Mutombo résumera cet échec dans une formule lapidaire : «le «mikilisme» n'est qu'un nihilisme» et, plutôt que de retourner au pays, il décide d'immigrer au Canada.

La division en 16 chapitres (ou parties) facilite la compréhension de l'histoire. Le recoupement des épisodes du récit permet de regrouper ces 16 chapitres en 6 sous-ensembles qui seraient : a) du rêve à son interprétation (ch. 1 à 2) ; b) des préparatifs du voyage (ch. 3 à 8) ; c) de la découverte de l'Europe à la désillusion (ch. 9 à 13) ; d) de la conscientisation (ch. 14), et e) du voyage à Paris à la révélation du mystère «Bali» (ch. 15 et

16). f) l'épilogue : de l'expérience européenne au changement de trajectoire.

Si Maguy Kabamba a baptisé son ouvrage de roman, celui-ci résiste néanmoins au carcan des critères classiques de classification : on pourrait sans se tromper le traiter comme un roman historique ou comme un roman des mœurs, tellement les aspects qui y sont développés se rattachent à ces deux pôles. Pour le qualifier, l'épithète "réaliste" nous semble la meilleure. En effet, l'ouvrage relate la situation des Zaïrois telle qu'elle se déroule au Zaïre et en Occident.

La dette coloniale est donc un roman réaliste des mœurs. Outre les misères qui y sont étalées, la société zaïroise y est révélée dans ses us et coutumes (du moins dans certaines de ses communautés), mais aussi dans ses convulsions quotidiennes face aux problèmes existentiels et conjoncturels. On y décèle des conflits de générations entre les enfants et les parents (9-10), la conception du culte des ancêtres et de la famille (10), le désordre dans la gestion de l'État, etc. Le lecteur y découvre aussi la rancoeur des Africains contre les anciens colonisateurs qui ont pillé leur patrimoine national et qui soutiennent les dictateurs africains, la dénonciation du racisme (belge et français) et la

critique de l'irresponsabilité des dirigeants africains dans la conduite de la politique de leurs pays.

Roman zaïrois, *La dette coloniale* l'est dans le fond et dans la forme. Dans le fond, la situation du Zaïre, les us et coutumes² et le vécu quotidien y sont peints dans une description quasi «naturaliste.»³ La croyance aux ancêtres, les noms de familles et les titres de parenté, la «débrouillardise», les conditions de vie dans les centres urbains (Kinshasa et Lubumbashi⁴), la corruption généralisée,⁵ la dépravation des mœurs..., rien n'a été laissé de côté. Dans la forme, le roman se révèle réaliste : l'auteur a réussi à reproduire le langage zaïrois dans toutes ses coutures. En effet, elle a émaillé son texte de «zaïrianismes» et de néologismes métaphoriques, au point que le roman regorge de termes argotiques. Le résultat de cette option n'est pas la restriction l'auditoire au cercle des «Mikilistes» et des initiés,⁶ mais bien la création de l'atmosphère de la vraisemblance. Ainsi peut-on lire des termes qui réfèrent au domaine alimentaire, comme : *matembele*, *mpiodi*, *fulafula*, *pondu*, *nganda*, etc. ; on en trouve aussi qui rappellent le fonctionnement des institutions, c'est le cas de *madeso ya bana*. Au chapitre des néologismes métaphoriques, l'on peut

remarquer tout l'argot «mikiliste» qui embellit la réalité, laquelle est réellement sombre. En ce qui concerne les noms des pays et des villes européennes fréquentées, hormis le souci poétique, l'objectif de cette entreprise anthroponymique semble aussi cacher la réalité aux non-initiés: *Mikili* (ou Miguel pour l'Europe), *Mikiliste*, *Panama* (pour Paris), *Belabela* ou *Lola* (pour la Belgique), *Barbara* (pour Barcelone). Les noms des nationalités et les titres professionnels obéissent aussi à la même intention : *ndibu* désigne un Arabe, *mbila*, un policier et *indic*, un indicateur de la police.

La dette coloniale est aussi un roman didactique voire idéologique dans son souci de redresser la conscience des jeunes africains en vue de les moraliser et les responsabiliser. Il est enfin le roman de l'hypocrisie où les «Mikilistes,» vendeurs d'illusions, en vacances au pays natal, «emberlificotent» leur entourage et font miroiter les chances de réussite et de bonheur aux pays des Blancs, alors que la vérité de leur vie est faite de chômage, de vols et de prostitution. Dès lors, le titre livre son secret : il se veut une rationalisation de l'inconduite des Zaïrois en Europe. Dans un récit au réalisme saisissant, l'auteur décrit des scènes effrayantes dans une langue relativement

correcte ; elle écorche, au passage, les peuples belge et français en dénonçant leur xénophobie voire leur racisme. La situation qu'elle présente des pays africains, saignés à blanc par l'Occident, semble favoriser l'immigration clandestine, voire le crime. Humoristique, il traduit aussi l'opinion généralement répandue parmi les populations de la classe moyenne du Zaïre : l'Occident colonisateur — plus précisément la Belgique et la France —, a contracté une dette qu'il doit payer maintenant.

Pour qui ne connaît pas le Zaïre actuel et son histoire récente, le roman de Maguy Kabamba pourrait servir de document de référence : il renferme la somme des qualités et des défauts zaïrois. On y voit une dynamique convulsive de tout un peuple qui déploie toutes ses énergies pour subsister ou... pour retarder sa disparition.

Notes

¹ Il s'agit d'un terme argotique désignant les jeunes délinquants africains établis en Europe.

² Ainsi, l'anthroponymie y revêt-elle une signification toute philosophique; *Kufuakumputu*, nom de l'un des personnages qui se traduirait littéralement «mourir en Europe,» constitue un programme de vie ; le porteur s'est décidé à ne jamais rentrer au Zaïre, mais de vivre et mourir en Europe.

³ Zola voulait que le naturaliste soit le photographe de la nature ; que celle-ci lui fournisse la matière qu'il ne ferait que transcrire.

⁴ Kinshasa est la capitale politique du Zaïre. Ses habitants sont appelés «les Kinois.» Lumbumbashi est la deuxième grande ville du pays; située au sud-est, elle est dite sa capitale économique.

⁵ Le Zaïre est l'un des pays africains à avoir institutionnalisé et généralisé la corruption en tant que mode de fonctionnement des services publics. Les termes n'ont pas manqué pour désigner les diverses formes de cette pratique : «*madeso ya bana*,» qu'on pourrait traduire littéralement par «des haricots (pour nourrir) des enfants,» est une expression du *lingala* qui signifie «pour-

boire.» Connotant pudiquement la noblesse des épréoccupations parentales pour entretenir leur famille, il camoufle mal la vénalité de tous les agents des services publics. De l'huissier au président de la République, en passant par le policier et le soldat, tout le monde qui détient une responsabilité publique rançonne le citoyen car tout service rendu, même relevant du droit du bénéficiaire, doit rapporter un bénéfice monétaire à la personne qui le rend.

⁶ L'auteur n'hésite pas à faire du métalangage en traduisant ces termes en langage courant, ce qui permet à tout le monde de lire et comprendre ce roman tout en communiant au langage une certaine partie de la population du Zaïre.

Kapele Kapanga
Université Laurentienne